



REDACTION, ADMINISTRATION, 20, avenue Foy
Téléphone : Ségué 81-81 et 81-82

GRINGOIRE

LE GRAND HEBDOMADAIRE PARISIEN, POLITIQUE, LITTÉRAIRE

Directeur général : H. de CARBUCCIA
Directeur littéraire : J. KESSEL

Directeur politique : Georges SUAREZ



Publicité : Hébda-Publicité, 12, r. de Valenciennes
Paris-P. — Téléphone : Lafitte 87-50, 51, 52

Les deux dernières cartouches

Ceci se passa à l'époque où Billy Knapp conduisait le coche entre Pierre et Deadwood. Je crois qu'on peut voir encore ce coche à l'exposition de Buffalo-Bill. Crainte de confusion et de peur que le lecteur ne soit tenté de faire Billy plus âgé qu'il n'est en réalité, on pourrait aussi bien mentionner que cette aventure se situe quelque temps après l'été où Alfred et lui et Jim Buckeley entreprirent leur fameuse randonnée, avec l'unique convoi qui osât partir et quelque temps avant que Billy s'en fut travailler aux mines. Jim avait déjà filé à Montana.

Le voyage de Pierre à Deadwood, ce n'était pas mince affaire. La journée durant, la piste montait et descendait de longues pentes herbeuses et traversait à tout moment d'immenses plaines. Tandis qu'on escaladait les côtes, on ne parvenait jamais à se convaincre qu'au sommet des collines, on ne pourrait découvrir la contrée entière sur des milles à la ronde. Cela ne se produisait jamais. On ne distinguait rien au delà du prochain ondulement de la prairie. Tandis qu'on se pressait au pied de la colline, on voyait la plaine s'interposer, on eût dit, interminablement vaste et surchauffée et sans air, ou interminablement vaste et glacée et assaillie, par les vents polaires, suivant la saison de l'année. Une seule fois pendant la canicule, on arrivait à une lisière isolée de cotonniers indiquant le lit d'un ruisseau. Ce dernier était ou complètement sec ou torrentueux. Tassés au bas de la colline se dressaient deux

bâtiments mi-partie en bois, mi-partie en terre battue. Là, relayaient les chevaux, d'étranges individus aux yeux clairs comme l'acier, pareils aux yeux qu'on voit sous les sourcils d'un capitaine de remorqueur dans les pays du Nord. Les voyageurs pouvaient manger là des chaussons aux pommes doctement garantis pour résister aux plus vigoureuses attaques des sucs gastriques et y boire du thé verdâtre au goût de tannin et réellement recommandé pour son adaptation spéciale aux estomacs blindés. Ce n'était pas un voyage d'agrément.

Bien entendu, Billy n'accompagnait pas le coche pendant tout le trajet, mais seulement pendant les cent derniers milles. Les voyageurs, eux, couvraient toute la distance et, sur le temps qu'ils rejoignaient Billy, ils en avaient à l'ordinaire plein le dos de leur entreprise.

Il advint qu'un novice fit, un jour, le trajet vers la fin de l'année, par simple amour de l'aventure. Et il réussit.

— Conducteur, dit-il à Billy, comme on serrait les freins pour un nouveau plongeon avez-vous déjà été attaqué ?

Billy avait été excédé de questions du même genre pendant les deux dernières heures. D'habitude, il regardait droit devant lui, crachait méticuleusement entre la queue du cheval de brancard et le timon et répondait par monosyllabes. Le « bleu » ignorait que poser des questions n'était pas le moyen de décider Billy à parler.

— Attaqué ? répondit Billy, dédaigneux, jeune ami, j'ai été attaqué trente-sept fois l'an passé.

— Tonnerre de Dieu ! s'exclama l'autre, que dites-vous là ? Avez-vous eu du mal à vous en tirer ? Vous a-t-il fallu beaucoup vous battre ?

— Me battre ? Des nèfles ! Je ne suis pas payé pour ça ! Je suis payé pour conduire la voiture !

— Et vous vous contentez tout bonnement, de vous laisser mettre à mal ? s'écria l'autre.

Billy fut vexé du ton contempteur de l'étranger.

— Me mettre à mal ? Des nèfles ! On ne m'a jamais touché, en tout cas. Ôtez-vous de l'idée que je suis assez sot pour éparpiller du plomb et me trotter. Qu'est-ce qui arriverait ? La prochaine fois que je conduirais un coche, quelques-uns de ces drôles me feraient mon affaire au coin d'un bois ? Pas si bête !

Le « bleu » frappé par la logique de ce raisonnement se tut. Bientôt le soleil se coucha dans un voile de lumière jaune ; puis vint le crépuscule, enfin les étoiles pointèrent la réelle immensité des prairies.

— Voici le camarade loué pour la bataille, observa l'ombrageux Billy en tournant le pouce derrière lui.

Le novice comprenait maintenant que le silencieux et laid bonhomme distant et solitaire occupât seul le siège au faite de la diligence. Regardant avec une plus vive curiosité, il remarqua un fusil aux barilletts anormalement courts, suspendus à des crochets de cuivre,

Les deux dernières cartouches

au bas du siège, devant le postillon. Les revolvers d'usage étaient également assujettis, au lieu d'être dans les fontes réglementaires, dans les boucles de cuivre rivées à la selle, en sorte que, le cas échéant, on pouvait les atteindre en allongeant le bras. L'homme le dévisageait avec insistance.

— Ces collines ne sont pas des fourrures pour l'heure! daigna constater Billy, cependant qu'une brise fraîche soufflant d'Ouest, retroussait le rebord fripé de son chapeau et qu'un voile de nuages se déroulait avec une inquiétante et silencieuse vélocité devant les étoiles.

Le « bleu » se retourna encore pour considérer le messenger qui l'intriguait fort, quand la voiture stoppa si brusquement qu'il fut presque projeté en bas du siège. Il reprit, non sans peine, son équilibre, Billy, le pied coincé contre le frein, était tranquillement occupé à y enrouler les rênes.

— Hands up ! vous dis-je, cria une voix aigre du fond des ténèbres.

— Baissez-vous, conseilla Billy au novice, en même temps que lui-même levait les bras au-dessus de sa tête et se carrait commodément sur son séant.

— Time ! appela-t-il facétieux, en s'adressant à l'obscurité.

Comme sur un signal donné la nuit cracha des plombs et fut déchirée par le craquement d'un six-coups trois fois répété qui lui répondit. Le grincement des essieux avait trompé le messenger aussi bien que les motifs du cri poussé. Il avait sauté à terre du côté qu'il ne fallait pas de la voiture, se trouvant ainsi sans défense contre son adversaire qui, tirant à la lueur du coup de fusil l'avait étalé sur le sol.

Le voleur de grand chemin s'avança sans hésiter.

— Billy, fit-il en rigolant, lance-

moi donc cette boîte !

Billy grimpa sur le siège et fit dégringoler à terre une lourde caisse cerclée de fer. « Du diable si je pense que quelqu'un aura la bonté d'emporter ce bougre-là ! » dit-il pensif, faisant allusion au messenger.

— Maintenant, en route, ordonna le malandrin !

Trois heures plus tard, Billy et le novice tout quinaud arrivaient à Deadwood. En dix minutes, le poste fut au courant de l'aventure.

Or, il convient d'observer que Deadwood venait d'élire tout récemment un shériff. Il n'avait, pas beaucoup l'air de l'emploi, tant il était minuscule et maigriot et chauve. Il ressemblait bien plus d'aspect à un gamin qu'à un magistrat. Mais, si je vous dis qu'ici se nommait Alfred, vous conviendrez que c'était à merveille.

La colonie comptait sur son initiative. On s'attendait qu'il organisât une patrouille qui consisterait, cela va de soi, à réquisitionner chaque citoyen de l'endroit employé à propos et qu'il se mît aussitôt en chasse. Il n'en fit rien.

— Ils étaient combien ? demanda-t-il à Billy.

— Un, rien qu'un ! répondit le postillon.

— Je joue tout seul, annonça Alfred.

Voyez-vous, Alfred connaissait bien ses défauts. Il ne pouvait jamais dresser un plan quand quelqu'un se trouvait à son côté, mais d'instinct, il s'effaçait toujours. Alors, lorsque la combinaison d'autrui ne collait pas, des débris il construisait un plan meilleur. Dans le cas à envisager, il préférait organiser lui-même sa campagne et travailler isolément.

En outre, on le connaissait. On ne lui fit aucune objection.

— Il neige, remarqua un des clients habituels sur le seuil de la

taverne. Il y a deux ou trois types de ce genre dans toute réunion de l'Ouest.

— Que l'un de vous selle mon bronco ! Ordonna soudain Alfred. Et il se mit à passer en revue ses armes à feu à la lueur d'une lampe.

— Ce n'est pas que vous auriez l'intention de partir ce soir ? firent les témoins incrédules.

— Mais si ! La neige va faire une piste excellente, mais demain matin elle sera recouverte.

Ainsi Alfred s'en alla seul, de nuit, dans une tourmente de neige, sans même pour le guider une étoile solitaire, chercher un point dans l'immensité de la prairie.

Il couvrit les trois heures de Billy et du « bleu » en un peu plus d'une heure, car il dévalait surtout la colline. En sorte que le flibustier avait apparemment sur lui quatre heures d'avance dont il fallait déduire pourtant le temps passé à ouvrir la caisse dès que Billy et le coche eurent dépassé sûrement une portée de fusil. L'endroit exact était facile à repérer, à cause du corps de Buck, le messenger-express.

Alfred se convainquit que l'homme avait cessé de vivre, mais ne perdit pas de temps avec le cadavre, les boys s'en occuperaient le lendemain. Il remonta à cheval et se dirigea rapidement vers l'Est, quoique, d'après les constatations de Billy, le meurtrier eût obliqué vers le Nord.

— Il est seul, se dit Alfred, il ne fait donc pas partie de cette sacrée bande de Hank le Noir. je n'ai pas de chance de l'attraper au Nord et, s'il se dirige vers le Sud, il est obligé de descendre pour traverser le trail de la South Fork, ce qui lui prend quinze jours. Les obligations du butin sont numérotées et le Wells-Fargo en connaît les numéros. Il faut sûrement qu'il négocie ces billets avant qu'il y soit fait

Les deux dernières cartouches

opposition. Il se rend donc à Pierre.

Alfred risqua son va-tout sur ce raisonnement et galopa hardiment vers l'Est. Par bonheur, la topographie de la contrée était suffisamment définie, pour qu'il pût garder assez bien son orientation générale jusqu'à environ trois heures. Alors la neige cessa et les étoiles brillèrent, tandis que la lune déclinait. Trente minutes plus tard, il arriva au lit d'une rivière.

En amont ? en aval ? se demanda Alfred, perplexe. L'état du temps le décida. Le vent avait furieusement soufflé toute la nuit, du Nord-Ouest. Laissé à lui même, un poney tend à s'écarter, plus ou moins du vent, afin de tourner la queue aux intempéries. Alfred avait comme tout le monde, contrecarré ce penchant, la nuit entière, mais il se demandait si, dans la précipitation de sa fuite, le voleur y avait pensé. Au lieu d'aller droit il l'est vers Pierre, probablement avait-il obliqué plus on moins vers le sud.

— En aval ! décida Alfred.

Il descendit de cheval et se mit à conduire sa bête parallèlement à la rivière, mais à environ deux cents mètres de là, après s'être d'abord assuré que dans le lit coulait un peu d'eau. L'ayant, constaté, il branla la tête d'un air satisfait.

— Il ne laisse pas de trace avant qu'il commence à neiger, supputa-t-il et, naturellement, il ne s'attend pas qu'un crotteux de mon genre le suive vers l'est. Subséquemment, il boulotte, dès qu'il atteint l'eau ! Et voici de l'eau !

Tout cela parut concluant pour Alfred. Il avança à pied, afin de découvrir la piste dans la neige. Il s'écarta à deux cents mètres du bord de la rivière afin que son poney ne pût renifler l'odeur du cheval de l'autre individu et, ainsi, en

hennissant, l'avertir de son approche. Bientôt il traversa le trail. Aussi laissa-t-il le poney et suivit-il la piste à pied jusqu'au lit de la rivière. Au sommet du morne, il inspecta attentivement l'horizon.

— Hé bien ! T'en as un nez ! S'avoua-t-il. Si j'avais couru ce gibier-là, j'aurais fait mes reconnaissances tous phares éteints.

Le fugitif se croyait évidemment à l'abri de toute poursuite, car il avait installé un campement. Ses deux chevaux tondaient le feuillage et erraient en quête d'herbe au cœur de la plaine. Quant à l'homme, il s'était préparé une niche chaude et dormait roulé dans une unique couverture, encore que pour l'heure le thermomètre était bien descendu à zéro. Ç'avait été très simple. Il avait dressé un grand feu dans l'L formée par un talus élevé et la terre. Avant de s'endormir il avait raclé la blaise à trois pieds de l'angle et s'était couché sur la terre chauffée entre le feu et le talus. Son fusil et son revolver se trouvaient à portée de sa main où les saisir à la minute.

Alfred était à même de poursuivre un daim, mais il avait mieux à faire que d'essayer de poursuivre un homme entraîné dans l'ouest.

Au lieu de cela il se mit en position défensive et, avec promptitude, planta une balle de Winchester à quelques pouces de l'oreille de l'individu. Le drôle s'éveilla en sursaut et fit mine d'empoigner ses armes.

— Lâche ça ! hurla Alfred.

Il ne se fit pas répéter et s'étendit comme un lapin dans son gîte.

— Allons ! attrape-moi ce six-coups par le bout du barillet et lance-le loin de toi ! conseilla-le shériff. Le Winchester, maintenant !... Maintenant, relève-toi pour la fouille.

L'homme obéit.

— Tu n'as vraiment pas besoin de cet autre fusil pour le moment ! continua le bonhomme. Non, ne cherche pas à le tirer de son étui. Déboucle-moi l'équipement complet, ceinturon et tout... Parfait ! Maintenant, tu gèles, tu es là tout roide où tu es.

Ainsi Alfred se leva et se laissa dévaler au fond de l'abri.

— Bonjour, fit-il par manière de plaisanterie.

Il jeta les yeux autour de lui et découvrit le lasso de l'homme. Il le ramassa et l'enroula d'une main jusqu'à ce qu'il eût dénoué le nœud coulant.

— Vous êtes tous passablement costauds, observa-t-il du ton le plus naturel et tu l'es assez pour m'avaler tout cru, si je m'approche trop pour te lier. Hands up !

D'un mouvement adroit et subtil, il lança le nœud coulant pardessus les poignets levés du prisonnier et les serra étroitement.

— Voilà, conclut-il. Et il posa son fusil près de lui.

Il tira un de ses revolvers d'une manière significative et s'approcha pour consolider le nœud.

— Abaisse ça ! ordonna-t-il. Il examina le résultat. « Je n'aime pas ce machin noué en avant. Rentre les pieds entre tes bras, complètement.

L'homme hésita.

— Rentre ! te dis-je ! fit Alfred autoritaire, en piquant au même moment, le prisonnier de la pointe de son long couteau.

L'autre fit la grimace et se contorsionna gauchement, mais finalement, il s'arrangea pour insérer d'abord un pied, puis l'autre entre ses poignets entravés. Alfred lia ensemble les coudes derrière le dos.

— Très bien ! approuva-t-il gaiement. Maintenant, voyons la pitan-

Les deux dernières cartouches

ce!

Deux pierres plates placées à quelques pouces de distance improvisèrent une étuve, tandis que la flamme allongeait sa langue hors du trou et que poêle et gobelet d'étain posés sur l'ouverture faisaient cuire les provisions de l'outlaw. Charitablement, Alfred y puisa un peu de bacon et de café pour leur premier propriétaire.

— Non que j'y sois obligé, observa-t-il, mais j'ai bon cœur.

A l'issue du repas, Alfred entreprit une brève et fructueuse recherche du trésor qu'il trouva dans la sacoche de l'étranger, pleine et intacte.

— Tu es sûrement neuf à ce jeu, commenta le shériff. Car il y a une foule d'endroits où cacher pareil butin, par exemple la doublure de ta selle. As-tu fait choix d'une « cayuse » pour le voyage ? fit-il, désignant les poneys en train de brouter.

L'homme secoua la tête. Il avait durant ces procédés cordiaux gardé un silence découragé.

Finalement, Alfred et son prisonnier remontèrent en selle et se dirigèrent au nord-ouest. Aussitôt qu'ils eurent gravi la pente raide du canon ce fut une procession, l'inconnu ouvrant la marche et son second poney, constituant là-haut une obéissante arrière-garde. Aussi le voleur fut-il le premier à apercevoir une bande de Sioux qui couronnèrent une côte voisine l'espace d'une minute. Bien entendu les Sioux l'aperçurent également. Il fit part à Alfred de ce qu'il avait vu.

— Hé bien, fit Alfred, ils ne sont pas hostiles.

— Ces sauvages-là, sont franchement hostiles, riposta l'inconnu, il n'y a pas à s'y tromper. Je leur ai précisément, comme de juste, soulevé ce « pinto », pas plus tard

qu'hier. Et il désigna du pouce le poney blanc et noir en serre-file.

— Et tu as osé camper ! s'exclama Alfred ahuri. Il faut que tu en aies de l'aplomb !

— Je n'avais pas dormi depuis trois nuits, expliqua l'autre en manière d'excuse.

Alfred fut aussitôt renseigné sur l'individu.

— Tu as un rude courage pour entreprendre une attaque dans ces conditions là, observa-t-il.

— J'ai décidé d'avoir cette voiture-là et je l'ai eue, riposta le voleur d'un ton bourru.

Les Peaux-Rouges apparurent sur la crête voisine, à peine à un demi-mille de distance et firent front directement aux deux hommes.

— Je compte bien que tu vas ici me prêter main-forte, déclara simplement Alfred, et, galopant à son côté, d'un simple coup du tranchant de son couteau, il libéra les bras de l'autre. L'homme sauta de son cheval, s'étira les bras en long et en large, au-dessus de sa tête pour détendre ses muscles. Alfred sauta de même en bas de sa monture. Tous deux, sans ajouter un mot, attachèrent les naseaux de leur bête près de leur boulet d'avant et s'assirent dos à dos sur le sol de la prairie. Chacun était armé d'un Winchester neuf 44-40 et d'une paire de revolvers de Colt, chambrant des cartouches de même calibre que le rifle.

— Combienournes-tu ? demanda Alfred.

L'étranger fit l'inventaire.

— Cinquante-deux, répondit-il.

— Soixante-dix pour mois, s'écria Alfred, je suis organisé à merveille.

Chacun étala en demi-cercle les cartouches devant soi. A la disposition des deux, sans recharger, il y avait quarante-huit coups.

Lorsque les Peaux-Rouges se furent approchés à environ quatre cents mètres des Blancs, ils s'arrêtèrent. Alfred se leva et tendit la main vers eux, les paumes en dehors, en signe de paix. Un coup de fusil et un chœur de glapissements lui répondirent.

— Je vous le disais bien ! commenta le « Bourse ou la Vie ».

Alfred revint s'asseoir. Les Indiens, un à un, se détachèrent du groupe et se mirent à encercler vivement, par le flanc gauche, dans une courbe graduellement resserrée, Ils poussaient des cris fréquents. Par instants, ils tiraillaient. A leur dernière évolution, les hommes de la plaine prêtèrent une oreille attentive, car pour leurs sens expérimentés, chaque arme parlait d'une voix différente ; le vieux tromblon, le Remington, le long et lourd 50 de Sharp, chacun se dénonçait. Les simples balles ne les intriguèrent nullement. Les deux hommes, assis à même le sol, n'offraient qu'une piètre cible au tir indien, avec des armes mai entretenues, au galop de chevaux, sur une rangée de trois ou quatre cents mètres.

— Cette équipe est riche en outsiders, conclut Alfred. Ils n'ont pas plus d'une douzaine de bons chargeurs à leur service.

— Il vaudrait mieux me dire d'en abattre un, proposa l'inconnu en prenant position à genoux.

— Ne fais donc pas l'idiot, conseilla Alfred, mais viens m'aider.

Il était satisfait de la tournure des affaires et il tailladait le sol gelé avec son couteau. La neige légère sur le sommet des crêtes avait été presque entièrement balayée. L'inconnu obéit.

En voyant les deux hommes ainsi occupés, les Peaux-Rouges tournèrent aussitôt leurs chevaux vers

Les deux dernières cartouches

le groupe et chargèrent. A deux cents mètres peut-être de distance, les Winchester se mirent à parler. Alfred fit feu deux fois et l'inconnu trois. Alors, l'encerclement se rompit et se divisa et passa outre, laissant un ovale de terrain non foulé.

— Combien en as-tu eu ? demanda Alfred avec un intérêt tout professionnel.

— Deux, répondit l'homme.

— Et deux par ici, ajouta Alfred.

Une secousse, un cri perçant, un martèlement du sol d'alentour, presque à leur portée, les obligèrent tous deux à se retourner. Le pinto abattu lançait des ruades. Alfred y courut et saigna la bête à la gorge, afin d'économiser une cartouche.

— Avance, l'ami ! dit-M.

L'autre avança. Ainsi tous deux furent protégés d'un côté. Les Indiens avaient poussé un hurlement de rage quand le poney s'était abattu. Maintenant, comme chaque combattant approchait d'un certain point, il cabrait sa monture à reculons, en sorte que, en peu de temps, la bande entière se trouva regroupée. Alfred et l'outlaw savaient que cette manœuvre présageait une charge plus sérieuse que l'élan improvisé qu'ils avaient brisé avec une relative facilité. Un Peau-Rouge est excessivement énervé quand s'ouvre le combat. Il s'encourage par des cris, par le bruit des sabots des chevaux et l'ondulation des panaches de plumes. Charger de la circonférence d'un cercle est un acte trop individuel pour être de lui goûté.

Aussi les sauvages, pour le moment, avaient-ils pris la mesure de leurs adversaires. Ils n'ignoraient pas qu'ils auraient à compter avec l'expérience. Le soupçon devait en avoir été éveillé par la manière pratique dont les Blancs avaient

entravé leurs chevaux et avaient assumé une plus commode position défensive. Cette idée avait été renforcée par leur adresse supérieure. Mais il apparaissait d'une évidence absolue par le moindre détail, que dans tout ce tumulte et cette ruée d'énervement ils n'avaient tiré que cinq coups et encore à portée. Il est difficile de s'empêcher d'outre-passer les conclusions générales, quand de tels signes s'imposent d'une façon si catégorique. Il est même dangereux de le faire. Un minimum d'erreur est un grand encouragement pour des sauvages et semble alimenter leur goût pour le tir suivant. Ils annihilent votre sang-froid et votre confiance et ils excitent l'ennemi un pouce plus près du point mort de la passion combative, devant quoi la prudence cède à la fureur du meurtre. Un Indien est le plus circonspect et le plus astucieux des combattants avant de perdre la tête et le plus agité après. En quelques minutes, quatre d'entre eux avaient gagné un terrain de retraite favorable et étaient demeurés, plus loin de leur proie, à examiner la situation.

La tornade s'ébranla. Elle passa comme une rafale, au trot de poneys utilisés pour la chasse aux buffles, aussi brusque et aussi redoutable et imminente que l'image d'un nuage sombre sur les ailes d'un ouragan, et, comme lui, paraissant acquérir une vitesse terrifiante à mesure qu'elle approchait. Chaque cavalier se couchait sur l'encolure de son cheval et tirait une grêle de balles qui, alors que la plupart passaient trop haut, sifflaient néanmoins et prolongeaient l'intensité de leur bruit. Les poneys tendaient le col, et ouvraient leur bouche sanglante et mouvaient leurs pieds avec une vélocité qui faisait clignoter les

yeux dans un embrouillamini pareil à celui d'une clôture de piquets au passage d'un train. Et la neige légère volait et tourbillonnait derrière eux.

Les deux hommes, à l'abri du cheval mort, ne furent pas dupes de cette charge forcenée ; en se dressant sur les genoux, ils se rendirent compte que le moment critique de la lutte était arrivé et tirèrent fort et dru, concentrant toute l'énergie de leur âme dans la flamme ardente de leurs yeux rivés sur les fusils qui fumaient. A cet instant, le plus avancé des combattants essaya de faire franchir à son poney une barrière qui se trouvait devant lui, mais la bête refusa de sauter et fit un écart sur la gauche, carambolant et fonçant dans le flot de braves qui se précipitait de ce côté. Au fort de la mêlée, Alfred vida les derniers coups doubles de son winchester et fut assez heureux pour mettre hors de combat un poney et son cavalier. Le petit cheval, ruant et hennissant, interposa une barricade, momentanée mais efficace, entre le shérif et ses adversaires. Un tir étourdissant de l'un de ses six-coups dans le gros de la charge hésitante, la brisa. L'agitation de mise en scène reflua et les Peaux-Rouges fléchirent et s'égaillèrent à droite et à gauche.

D'autre part, l'outlaw s'était arrangé également pour tuer un poney à quelques pas de la barricade improvisée et, étant ainsi garanti par devant, s'était couché, allongé sur le côté, déchargeant froidement un revolver, puis un autre, en prévision de sa fin imminente. L'attention d'Alfred cependant et la défection de l'aile droite, poussèrent aussi les sauvages à prendre la fuite. Par miracle, les deux hommes n'étaient qu'égratignés, bien que leurs vêtements et le sol autour d'eux montrassent des indices

Les deux dernières cartouches

de balles. Assez étrangement en outre, le second poney de l'outlaw était demeuré sain et sauf, à quelque distance, là où l'élan de la charge l'avait entraîné. Alfred se leva et le ramena. Alors les deux hommes firent un rempart triangulaire des deux bêtes mortes et de leurs selles.

— Ils ne reviendront plus qu'une fois, dit l'outlaw en poussant un long soupir.,

— C'est plus qu'il n'en faut, répliqua, Alfred sagement.

Les deux hommes s'efforcèrent d'établir leur compte. Ce n'était pas facile. Des 112 cartouches qu'ils avaient au début du combat, il ne leur en restait que 68, ce qui revient à dire qu'ils en avaient usé 39 rien que dans la dernière charge. Pour autant qu'ils en pouvaient juger, ils avaient abattu huit ennemis, quatre dans la mêlée qui venait de finir. En outre, il y avait quelques poneys étalés. Au premier abord, cela paraissait être un tir médiocre. Non point. Une personne qui se déplace rapidement offre une cible malaisée à un tireur dans les meilleures conditions. En ce cas, les conditions auraient empêché un homme de l'Est d'atteindre un oreiller de duvet à trois mètres.

Et voici que commençaient les plus terribles instants de ce terrible jour. Une douzaine de combattants, descendus de cheval, firent un petit circuit à gauche et disparurent dans une touffe d'herbes sèche, de bouillons blancs et de broussailles de moins de six pouces de hauteur. Ces herbages semblaient une protection à peine suffisante pour cacher un homme et pourtant une douzaine y étaient aussi complètement ensevelis que s'ils avaient plongé dans les eaux de la mer. Mais, par moment, l'extrémité d'une touffe de gazon ou

de greazewood frissonnait. Ce fut l'occupation d'Alfred et de son compagnon de tirer subitement et soigneusement d'après ces indices. Il le fallait, afin de décourager l'avance habilement concertée de ce lot d'individus qui, une fois approchés à tant de mètres que leur génie de la guerre le leur permettrait, avaient l'intention de se précipiter sur leurs adversaires et d'en finir. Et cet élan ne pourrait être arrêté. Les Blancs le savaient parfaitement, de sorte qu'ils se mirent à besogner en conscience avec leur poignée de cartouches, afin de convaincre les Peaux-Rouges qu'il n'était pas salulaire de ramper le long d'une crête, par un jour d'automne. Divers Indiens, hors du groupe, ayant des munitions à dépenser, s'installèrent sur le ventre ou les genoux pour renforcer la thèse opposée.

Le combat animé avait échauffé le sang des adversaires. Maintenant, un vent froid pénétrait leurs vêtements jusqu'à leur donner la chair de poule. Il était impossible de juger des coups, mais tous deux n'ignoraient pas que la précision de leur tir diminuait. Les dents serrées, retenant son souffle tant qu'il pouvait, Alfred ne parvenait pas à conquérir cette pression régulière, délibérée et visée sur la détente et qui est si utile à la précision. Malgré qu'il en eût, le fusil oscillait un peu à droite, tandis que retombait le canon. Bientôt, il prit le parti de pousser brusquement, méthode brillante mais incertaine. Le sol était glacé. Avant longtemps, les deux hommes en seraient réduits à tout risquer afin de marcher un peu de long en large pour stimuler leur sang. Le danger ne les retenait plus. Mais l'horreur profonde qu'a l'homme des plaines de perdre

une chance les cloua sur place, frissonnants et lamentables.

Ils s'arrangèrent toujours pour maintenir la douzaine d'Indiens à prudente distance et même, ils le soupçonnaient, pour en toucher quelques-uns. Voici quel était le jeu des Peaux-Rouges : surveiller, attendre, se coucher avec une infinie patience, ramper plus près d'un mètre, d'un pied, voire d'un pouce, puis saisir, avec la rapidité de l'aigle qui fond sur sa proie, l'opportunité offerte à la moindre imprudence, résultat de la lassitude. Une à une, les précieuses cartouches crachaient et retombaient de leur étui, vide et inutile. Et toujours les touffes d'herbe remuaient un peu plus près.

— Je désire, étranger, ne pas nous éloigner du Sud, murmura Alfred. On est plus près du trail de Pierre.

— Je mets mon espoir en ces Indiens, dit l'autre grelottant. Je compte qu'ils vont en finir au plus tôt. Je suis gelé.

Vers deux heures, le soleil parut et le vent tomba. Bien que ses rayons fussent faibles à cette époque de l'année, par contraste avec le froid qui avait persisté toute la matinée, il répandit une sensible chaleur sur les hommes accroupis. Alfred réussit, en outre, à extraire un morceau de bacon cru du paquetage. Les deux hommes se le partagèrent. Mais les cartouches diminuaient rudement.

— Nous allons fixer un point mort, suggéra Alfred. Aussi longtemps qu'ils rampent par delà ce greazewood, là-bas, ils piègent en sécurité. Tamponnons-les par ici.

— C'est exact ! admit l'inconnu.

Cela leur fournit un semblant de répit. Ils s'étaient mis à fumer et étaient contents. Sur la colline proche, la troupe d'Indiens avait gagné son campement et s'installait à l'aise. Le soin de chasser ces trou-

Les deux dernières cartouches

ble-fête de Blancs avait été sous-loué et eux ne s'inquiétaient plus autrement de l'affaire.

Cette indifférence irrita l'outlaw au suprême degré.

— Donnons-leur le coup de grâce ! Cria-t-il.

Les deux hommes firent feu et refirent feu.

La ligne oscilla.

— Deux coups encore et ils vont s'arrêter cria le voleur et il pressa, la détente. Le canon claqua sur une chambre vide.

— Foutu ! s'écria-t-il désespéré.

Il avait épuisé ses cartouches.

Alfred déposa son Winchester sur le sol, s'étendit sur le dos et envoya un nuage de fumée droit au ciel.

— Moi, aussi, dit-il.

L'arrêt du tir avait mis fin à l'hésitation des Indiens. Ils ne tardèrent pas à connaître la situation. — Ils n'auront toujours pas mon scalp, dit Alfred en découvrant sa tête chauve.

La sentinelle sur la colline pro-

chaine faisait trotter son poney en cercles rapidement bouclés et agita au-dessus de sa tête une couverture d'une façon particulière. Des herbes, neuf Peaux-Rouges surgirent et, pliés en deux s'enfuirent comme une couvée de cailles pourchassées. Par delà leurs feux, les Indiens sautèrent sur leurs chevaux et quelques-uns emmenèrent d'autres chevaux dans la direction des neuf autres combattants. Un air de précipitation furtive mais impérieuse, caractérisait tous ces mouvements. Alfred écouta noir avec attention.

— On dirait qu'une troupe vient à la rescousse ; remarqua-t-il tranquillement. Je suppose que les boys ont suivi ma trace.

L'inconnu s'arrêta de désentraver l'unique poney qui leur restait. Au loin, faiblement, on entendait des clameurs et des coups de fusil tirés comme pour donner un encouragement.

— Ils arrivaient au trot, constata Alfred.

Pendant ce temps, l'outlaw avait délié la. Bête :

— Je compte qu'on se sépare, dit-il en enfourchant le poney. Je prends naturellement le bronco, parce que j'en ai plus besoin que vous. A plus tard ! Je peux bien vous avouer que je suis bien content que ces Indiens soient partis.

Et alors, son poney tomba comme une masse et se mit à faire voler la crotte et à renâcler du sang.

— J'en ai un autre ; aussi tu vas un peu te calmer ; ordonna Alfred, tout en réarmant son revolver. L'inconnu le regarda ahuri.

— Je pensais que vous n'aviez plus de cartouches ! S'écria-t-il.

— Tu pourrais aussi bien savoir, grommela Alfred, que voici belle lurette que je suis magistrat de ce district. Je suis shériff d'abord, chasseur d'Indiens ensuite.

— Quel est le... s'étonna l'autre éberlué.

— Voilà les deux cartouches qui les auraient arrêtés, conclut Alfred.

Stuart-Edward WHITE.

Traduction de l'anglais par Léon Bocquet.